

I LE TRAIN INVISIBLE

Un jour — vers le 10 mars, à peu près — je prenais le thé au Café Central, place de l'Université, à Budapest. J'étais assis à ma table habituelle, près de la fenêtre, d'où je voyais la Librairie Universitaire et une banque. Seule une plaque, portant la mention « Maison mère » — ce qui veut dire siège social —, signalait la banque, et je me suis souvent amusé à imaginer les pensées d'un passant jobard et tout spécialement sous l'influence de puissantes associations familiales, qui, interprétant mal ces mots, prendrait cet établissement pour une institution charitable, où les jeunes filles sont initiées au devoir sacré de la maternité. Je sais trop bien, hélas, qu'il n'en est rien. J'ai perdu ma mère à l'âge de six ans et la vie, cette dure marâtre, m'a appris bien vite à faire la distinction entre la finance et l'éducation des masses.

Bien que je n'en aie pas un souvenir exact, je crois qu'en ce jour mémorable, j'étais plus préoccupé de questions pécuniaires, que du désir d'instruire le public. Je reconnais sans conteste que ce dernier point devrait être le principal souci d'un homme de lettres. Cependant, il est de fait qu'à ce moment-là, les deux — c'est souvent le cas pour un écrivain — se combinaient. Faisons nettement le point. Le jour en question, j'essayais de savoir si j'écrirais d'abord mon essai sur le rôle de l'homme moderne dans la société, ou une pièce en trois actes. En fin de compte, je décidai d'écrire la pièce : de cette façon, j'aurais encore du temps pour l'essai dont l'élaboration devait être plus consciencieuse et minutieuse que celle d'une simple pièce de théâtre.

Je me sentis soulagé d'avoir pris une décision. Naturellement, la pièce aussi nécessiterait un travail préparatoire : des négociations avec le directeur de la salle, un examen des différentes pièces à succès en ville, une enquête sur la saison en cours et, peut-être, une petite conversation avec quelques acteurs. Je sentais toutefois que l'occasion s'offrait à moi de devenir auteur dramatique et que j'aurais tort d'attendre davantage. J'avais déjà décidé de téléphoner à D., quand je me souvins que Pirandello avait commencé sa glorieuse carrière de dramaturge à cinquante-six ans. Je renvoyai vivement le téléphoniste à sa cabine. Si Pirandello pouvait se permettre d'attendre jusqu'à cinquante-six ans, moi, je pouvais bien finir les mots croisés que j'avais commencés. Il faut ici une explication : depuis plusieurs années, je m'exerçais à faire tous les mots croisés du seul journal de Budapest qui en publiât régulièrement. Ce rendez-vous avait pris pour moi une telle importance que, si je l'avais

manqué, la semaine m'aurait paru gâchée. Pourtant, ces grilles me causaient des soucis sans fin. L'auteur — que je n'ai pas le plaisir de connaître personnellement — introduisait chaque semaine dans ses définitions « horizontales » et « verticales » un aphorisme qu'il qualifiait « dans le langage familier ». C'étaient des dictons pittoresques à la saveur joliment populaire. Le seul inconvénient, c'est qu'ils n'existaient pas. J'ai des raisons de croire que le responsable les inventait et leur octroyait ensuite la paternité de l'homme de la rue, par modestie, ou au contraire par orgueil d'artiste, comme le faisait Kalman Thaly¹ pour ses célèbres ballades « du XVIII^e siècle ». Le lecteur ne peut que plaindre celui qui cherche à reconstituer un proverbe inconnu, auquel manquent des lettres. J'avais souvent pensé à écrire à l'auteur ou à l'accoster dans la rue, pour lui demander de confesser son subterfuge.

En fait, cette idée me trottait par la tête, en ce jour, car je me souviens à quel point je devenais nerveux. L'adage incomplet se présentait ainsi : «... qui ...che ...ité ...gle ». Je n'ai nullement l'intention de troubler la conscience de ce monsieur en suggérant que ses mots croisés furent au point de départ de ma maladie (on le verra plus tard, l'origine en était bien plus lointaine), mais il est indéniable qu'il me mit de très mauvaise humeur. Que diable voulait-il dire avec son «... qui ...che ...ité ...gle »? Cette phrase n'a jamais existé. Mes efforts pour compléter ce proverbe douteux me font encore rougir aujourd'hui.

A ce moment précis, les trains partirent. Très exactement à sept heures dix, à une minute près, j'entendis le premier train.

Surpris, je levai la tête pour voir ce qui se passait. Il y eut d'abord le roulement caractéristique — s'amplifiant et se répercutant ensuite lentement, progressivement en un grondement de plus en plus fort — d'une machine qui s'ébranle, jusqu'à ce que le train m'eût dépassé et se fût éloigné peu à peu dans le silence, tel le chant des Bateliers de la Volga halant leur péniche. Je décidai qu'un camion avait dû passer par là et retournai à mon mystérieux dicton.

Une minute venait seulement de s'écouler lorsqu'un second train démarra; ce fut le même processus : un roulement lointain, amplifié jusqu'au grondement, s'évanouissant progressivement.

Je me tournai avec irritation vers la rue. A quoi jouait-on? A faire rouler des trains en ville, ou bien expérimentait-on un nouveau moyen de locomotion? Je me souvenais du dernier train que j'avais vu dans les rues de Budapest, quand j'avais sept ans. Il était traîné par une

machine à vapeur et passait par la rue Baross, où j'habitais alors. Depuis, à ma connaissance, il n'y avait plus que des tramways électriques, et encore, pas sur la place de l'Université.

Quelques voitures passèrent, mais pas d'autre véhicule. Je relevai la tête à trois reprises et ce n'est que lorsque le troisième train partit que je compris que j'étais victime d'une hallucination.

Je n'en avais jamais eu d'aussi vive et l'on peut concevoir que j'eus quelque peine à me rendre compte de ce dont il s'agissait. Depuis mon enfance, il m'était souvent arrivé, assis à la maison, ou flânant le long de la rue, d'entendre chuchoter mon nom derrière moi : « Frici² ! » Il me semblait que quelqu'un essayait désespérément d'attirer mon attention, ou mieux encore, que c'était un pauvre vieil ami, timide et honteux, qui n'osait m'appeler tout haut. La voix, aussi, me semblait familière, bien que je ne pusse l'identifier. J'avais l'impression qu'elle appartenait à quelque personnage oublié de mon enfance, un parent éloigné peut-être, que j'avais cru mort, mais qui, en fait, était toujours vivant. Il semblait sortir furtivement de quelque misérable cachette, et devoir à tout prix me faire une communication urgente, avant de disparaître à nouveau. Il m'a fallu y revenir à plusieurs reprises avant de me rendre compte que c'était mon oreille qui me jouait des tours. Puis, l'incident ne m'ayant pas inquiété, je n'y portai plus attention et même, plus tard, je me mis à aimer cette voix mystérieuse.

Maintenant, c'était tout différent. Il s'agissait d'un roulement de train insistant, continu, assez fort pour couvrir les bruits réels. Le garçon avait fait une remarque, que je n'avais pas entendue. Je ne comprenais absolument pas d'où cela venait. Après un moment, je me rendis compte, à mon grand étonnement, que le monde extérieur n'y était pour rien... que le bruit venait de l'intérieur de ma tête. Je ne ressentais aucun autre symptôme; par conséquent, il n'y avait là rien d'alarmant; c'était simplement bizarre.

Il était clair que j'étais victime d'une hallucination, mais je m'empressai de reconnaître que je n'étais pas devenu fou : sinon, je n'aurais pu faire mon diagnostic. Quelque chose d'autre s'était détraqué...